

ANECDOTES ORDINAIRES, RÉVÉLATIONS SUBTILES

PAR

CHRISTIAN DUVAL

Alias Sam Wydyr

Anecdotes ordinaires, Révélations subtiles
Christian Duval

Couverture Christian Duval (illustration AI)

ISBN : 978-2-38494-071-4

Dépôt légal juin 2026

Boutique en ligne : <https://www.bledition.org/boutique/>

E-mail : belighteditions@ntymail.com

www.bledition.org

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Bienvenue dans ***Anecdotes ordinaires, révélations subtiles***, un recueil de petites histoires qui vous invite à porter un regard éclairé sur le quotidien.

Je suis *Christian Duval*, Alias *Sam Wydyr*, et à travers ces récits, j'explore la richesse cachée des moments apparemment banals.

Chacune de ces anecdotes, tirée de mes expériences et de celles de mon entourage, est une invitation à découvrir ce qui se cache derrière les gestes simples et les rencontres anodines.

Écrit avec humour et bienveillance, ce livre vous encourage à sourire, à réfléchir, et à ouvrir des fenêtres vers une compréhension plus profonde de soi, des autres et du monde.

Que vous lisiez ces récits par fragments ou d'une traite, l'essentiel est de laisser émerger ces prises de conscience douces et libératrices que la vie quotidienne nous offre.

Préparez-vous à savourer chaque mot et à embrasser le potentiel transformationnel de notre existence !

ÉLODIE ET REX

Si la vie est un jeu, elle aime parfois jouer de mauvais tours — pas forcément bien acceptés par ceux qui les subissent. C'est ce qui arriva à Élodie. À peine sortie du berceau, elle connut l'autorité excessive d'un père bougon qui répondait toujours « non » à la moindre de ses demandes. Elle finit par l'assimiler à un gros molosse prêt à mordre quiconque n'était pas de son avis, un chien qui passait son temps à aboyer des ordres.

Pour se libérer de cette présence oppressante, Élodie se laissa séduire par un « bon toutou » de passage : de belle prestance, élégant et très costaud, il la toucha droit au cœur. Ils se marièrent et s'installèrent dans leur maison. Au début, Élodie était aux anges : son mari se montrait gentil, attentif, prévenant et si câlin qu'elle finit par l'appeler tendrement « Rex ». Mais, peu à peu, le gentil compagnon se transforma en cabot aboyant — un comportement qui ramenait Élodie aux habitudes de son père.

Jour après jour, Rex devint exigeant, dominateur, parfois brutal ; il se comportait comme un goujat. Il lui arrivait même de lui donner des raclées — et, parce qu'il était musclé, ça faisait très mal. Élodie devint une fidèle consommatrice d'arnica. Un jour, elle pensa en plaisantant amère : « J'aurais dû choisir un type moins costaud, comme ça ses baffes m'auraient fait moins mal ! » Mais elle n'y pouvait rien : elle aimait les hommes d'apparence virile.

Pendant dix ans, elle encaissa sans broncher les colères et les poings que Rex lui réservait, jusqu'au jour où elle prit enfin la décision de quitter la niche conjugale. Elle loua un appartement et, pendant plusieurs mois, la seule compagne qui partagea sa vie fut dame Solitude, peu réjouissante. Pour se changer les idées, Élodie s'inscrivit à un club de danse et y vivra quelques aventures avec d'autres hommes de passage — aucun toutefois ne lui convenait vraiment.

À force d'efforts et de privations, elle constitua un petit pécule qui lui permit d'acheter une maisonnette. Elle dépensa toutes ses économies pour réparer le toit, la chaudière, la clôture — et, pour se protéger des

enfin quelqu'un de prometteur. Mais Rex, jaloux ou méfiant, faisait sentir aux prétendants qu'ils n'étaient pas désirés : nombre d'entre eux s'en allaient vite, sans demander leur reste.

Élodie rêvait de voyager avec un compagnon, mais chaque projet butait sur le même obstacle : Rex. On ne peut pas emmener partout un gros molosse ; nombreux sont les restaurants, hôtels ou compagnies aériennes qui refusent. Un à un, les prétendants durent renoncer. Élodie se trouva face à un choix inévitable : soit se libérer de Rex et retrouver la liberté d'aller à la rencontre d'un homme, soit rester fidèle à son chien et accepter la solitude.

Elle aimait profondément ce chien. Même si elle l'avait appelé comme son ex-mari, il était un peu comme un enfant et elle ne se voyait pas l'abandonner. Elle en parla à une amie :

— « Tu sais, je ne sais pas quoi faire. Je me sens responsable de ce chien, je ne peux pas l'abandonner comme ça, il a besoin de moi.

— Oh là là ! répondit son amie. Tu te prends pour la sauveuse de tous ? Comme si tu étais indispensable — bonjour madame Vanité !

— Pourquoi tu dis ça ?

— As-tu seulement pensé qu'il pourrait t'arriver un accident grave, voire mortel, et que Rex serait alors placé chez quelqu'un d'autre ?

— Oui... et alors ?

— Alors il pourrait très bien tomber sur un bon maître. Peut-être qu'il serait même plus heureux. Chaque animal a une mission auprès d'un humain. Ton chien t'a peut-être aidée à te libérer de ta rancœur envers ton ex et à comprendre qu'à un moment donné, il faudra choisir entre un homme et un chien. Pour l'instant, les deux sont incompatibles, tant que tu restes dépendante de Rex.

— Je ne suis pas dépendante de Rex ! protesta Élodie.

— Oh que si ! Chaque soir, après le travail, tu fais une heure de promenade pour qu'il dépense son énergie. Quand il pleut à verse, tu dois quand même le sortir. Tu n'as aucun week-end libre pour te consacrer à une rencontre.

— Tu as raison... crois-tu que je devrais chercher un nouveau maître pour Rex ?

— Tu peux toujours essayer. L'univers te guidera : Rex a peut-être une mission ailleurs. Il ne t'appartient pas et tu ne lui appartiens pas. Choisis un bon maître et vis ta vie. Rencontre quelqu'un !

— Et si je n'y arrive pas ?

— Alors tu finis vieille fille solitaire, car ton chien mourra probablement avant toi. Mais peut-être que, en compensation, on te couronnera sainte patronne des gros toutous ! »



FRED LE GÉNIE... OU PRESQUE !

Fred était un génie. Enfin, c'est ce qu'il pensait. Dès qu'il a su tenir un boulon, il bricolait, transformait, améliorait : la trottinette à pédales devenait fusée miniature, le moulin à café manuel se transformait en machine à café supersonique, et le vélo de grand-père, oh, lui, il était carrément devenu un vélo d'appartement capable d'alimenter un poste radio d'avant-guerre. Bref, si l'inventeur de l'eau tiède avait vu ça, il aurait pris des notes.

Ses parents, fiers comme des paons, le surnommèrent « Petit Génie ». Fred, couvert de cette auréole imaginaire, s'en persuada... et le monde allait rapidement s'en apercevoir.

Dès qu'il eut terminé l'école, il fonça trouver un emploi pour montrer ses talents. Premier job : une entreprise locale. Premier jour : catastrophe. Fred avait eu l'idée lumineuse de réinventer le produit phare... sans demander la permission. Résultat : des patrons qui grimacent, des collègues effarés et... Fred viré.

- « Mais j'ai utilisé tout mon génie ! » protestait-il.
- « Oui, mais tes "idées géniales" ont coûté une fortune... » grogna le patron.

Fred fronça les sourcils, l'air du type incompris par la masse ignorante. Ses parents hochèrent la tête : « Oui... il a raison, il est vraiment un génie... » Mais au quatrième renvoi, ils commencèrent à se demander si ce génie n'était pas... un peu trop... inventif pour son propre bien.

Adulte, Fred monta sa propre entreprise. Enfin, "entreprise"... surtout un atelier plein de pièces en vrac, de boulons égarés et de machines à moitié assemblées. Son rêve ? Inventer un avion plus performant. Ses ouvriers, eux, se demandaient encore ce qu'ils fabriquaient exactement.

Un beau matin, Fred eut un éclair de génie (ou un café un peu trop corsé) et décida de transformer un vieux Cessna en engin révolutionnaire. Sauf qu'il oublia un petit détail : payer ses ouvriers. Et les ouvriers, eux,

avaient des familles, une vie, et une tolérance très limitée pour le génie « qui ne paie pas ».

Fred, exaspéré, parla à son ange gardien, une image pieuse sur le mur :

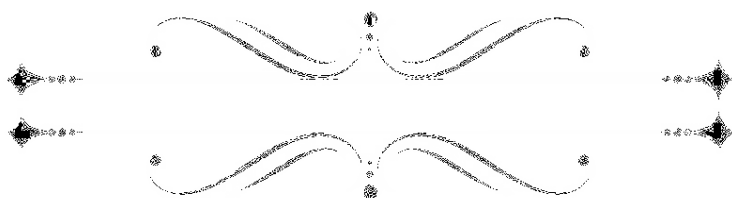
- « Dis donc, tu pourrais m'aider un peu, non ? J'ai besoin d'argent ! »
- « Ah, toi et ton génie... tu détestes l'argent, mais tu veux que je t'en fournisse... » répondit l'ange, d'une voix qui semblait venir du ciel et un peu du stuc du mur. « Comprends, mon petit bricoleur : le génie, ça sert à améliorer le monde, pas juste ton ego ! »

Fred bougonna, pesta, grogna, mais prit finalement conscience qu'il était un bricoleur... et pas encore un génie. L'ange, amusé, décida de lui donner une chance :

- « Reste attentif, Fred ! Un jour, un événement banal va te donner l'idée qui fera de toi un vrai génie. »
- « Mais comment je saurai ? » demanda Fred, perplexe.

être dans trois ans. En attendant, Fred bricolait, rêvait...
et continuait à se prendre pour un génie.

Et c'est ainsi que Fred, le petit bricoleur persuadé d'être
un inventeur extraordinaire, poursuivit sa quête de gloire
aéronautique... avec humour, maladresse... et un ange
gardien très, très patient.



JULIE LASSEICHE ET L'OURSIN

Julie, fille unique de Georges Lasseiche, travaillait dans une agence de publicité. À son grand regret, elle n'occupait qu'un poste subalterne : superviser des projets créés par les plus talentueux de l'équipe. Ses idées n'étaient jamais prises en compte. Agathe, sa chef de service, rejetait systématiquement ses suggestions et ne manquait pas de la rabrouer, la réduisant à ses yeux à une « subalterne idiote ».

Julie, discrète, s'habillait toujours de couleurs sombres. Ses tailleurs ternes ne faisaient rien pour la mettre en valeur ; ils la faisaient ressembler à une fourmi laborieuse qui s'échinait maladroitement à survivre.

Chaque soir, en quittant le bureau, elle se réfugiait dans ce qu'elle appelait son « antre », pour échapper aux piques de son entourage – et surtout à cette « baleine aux dents de requin » qui lui servait de supérieure. Là, après une douche rapide et un plateau-repas, elle s'effondrait dans son vieux canapé, se laissant gaver par les inepties du petit écran. Dans cette

ambiance terne, aucun homme n'avait jamais eu envie de partager sa tanière.

Pourtant, Julie était jolie. Mais comme elle ne s'aimait pas et rejetait sa propre vie, elle se drapait de vêtements sans grâce. Angoissée, solitaire, elle voyait tout en noir. Même les images en couleur de sa télévision lui semblaient grises. Le monde, pour elle, n'était qu'un champ de monstres : requins, araignées, pieuvres et prédateurs de toutes sortes.

Seule la mer lui apportait un peu de réconfort. À la moindre occasion, elle montait dans sa vieille « deudeuche » et roulait jusqu'à l'océan. Qu'il fasse beau ou gris, peu lui importait : la mer la fascinait. Pieds nus dans le sable, elle passait des heures à écouter le ressac, à contempler les marées. Elle aidait parfois les crabes ou les coquillages rejetés par les vagues à regagner l'eau. Elle observait les oiseaux et songeait :

« Les oiseaux volent dans l'air comme les poissons dans l'eau. Leur vie semble simple. Les hommes, eux, ne pensent qu'à se voler les uns les autres. Avec leur technologie, ils ont pris une part du

ciel aux oiseaux et une part de l'océan aux poissons. J'ai l'impression que les volants, les nageants et les marchants appartiennent à trois humanités différentes. Seuls les humains détruisent les autres pour survivre. »

Elle se disait parfois qu'elle aurait préféré être sirène ou poisson. Mais elle ignorait tout de la nage et la simple idée de mettre la tête sous l'eau la terrorisait. Elle se sentait mal sur terre, et pire encore dans l'élément liquide. Elle vivait donc entre deux mondes, sans se sentir à sa place.

Un jour, en marchant sur la plage, elle trouva un oursin rejeté par une vague. Elle le ramassa doucement pour le remettre à l'eau. Agenouillée sur le sable, elle allait le déposer quand une voix s'éleva :

— « Ça alors ! Une humaine qui me remet à l'eau sans songer à me dévorer !

Julie, stupéfaite, se laissa tomber assise :

— Impossible... j'entends les oursins parler, maintenant !

— Non, tu n'es pas folle, répondit la voix. Pourquoi seuls les humains auraient-ils le droit de parler ? Tout

parle : le sable, le vent, l'eau, les crabes... et les oursins.

— Mais aucun humain n'a jamais entendu parler le sable ou les oursins !

— Normal. Les humains font trop de bruit dans leur tête. C'est une auberge où s'entrechoquent des pensées cacophoniques. Comment veux-tu qu'ils entendent la voix des autres êtres ?

Julie resta bouche bée.

— Je te crois puisque je t'entends... Mais je dois vite te remettre à l'eau, sinon tu mourras.

— Tu as raison, mais si tu veux bien bavarder un peu, je peux survivre hors de l'océan encore un moment.

Julie hésita, puis hocha la tête.

— Tu sais, reprit l'oursin, aucune âme ne reste éternellement dans la même forme. Tout évolue, ou régresse. Moi, avant d'être un oursin, j'étais une étoile de mer.

— C'est incroyable !

— Le Créateur avait proposé aux étoiles de mer d'évoluer vers une nouvelle forme. J'ai refusé, trop attaché à ce que j'étais. Alors j'ai régressé : mes

branches se sont repliées et je suis devenu une boule piquante.

Julie l'écoutait, fascinée.

— Cette loi d'évolution concerne tout ce qui vit ?

— Absolument. Regarde les coraux : à moitié minéraux, à moitié végétaux, ils sont restés coincés entre deux formes. Les plantes carnivores, elles, portent encore la mémoire animale.

— Et pour les humains ? demanda Julie.

— Les humains ne font pas exception. Beaucoup grognent comme des ours, mordent comme des loups, dévorent comme des lions ou ricanent comme des hyènes. L'humanité ressemble à une ménagerie où chacun reflète ce qu'il porte en lui.

Julie frissonna.

— Vous, les savants, prétendez descendre des singes, reprit l'oursin. C'est faux. Les singes d'aujourd'hui sont le reste d'anciens humains en retard d'évolution, qui ont régressé. Voilà pourquoi ils savent si bien vous « imiter » : ils ne font que rejouer ce qu'ils connaissaient déjà.

Julie avait l'impression de boire ses paroles.